

Reviewer: Jocelyne Mathieu
Université Laval

Idee originale: le Musée de la civilisation fait appel à huit créateurs québécois pour jeter un regard inquisiteur sur la collection de costumes. Chacun d'eux se laisse alors toucher par quelques pièces pour elles-mêmes, ou pour ce qu'elles représentent dans un univers élaboré autour d'un thème. Tout un faisant découvrir au visiteur près de 200 pièces choisies parmi les trésors du Musée, ces créateurs chevronnés proposent, par leurs visions très personnelles, une lecture de la mode comme phénomène culturel. À l'invitation du Musée, chaque créateur complète sa démarche en réalisant une oeuvre originale qui est exposée avec les pièces qui l'ont inspirée, le tout intégré en un flot.

Chacun y est allé de sa perception et du sens du vêtement pour énoncer son concept: le passé s'avère un grand inspirateur du présent. Créateur de mode, donc artiste, complètement libre d'imaginer et de réaliser une oeuvre qui joindra la collection du Musée, chacun se confirme dans ses convictions, dans sa vision du monde, dans son expression d'une sensibilité non obligée à quelque compromis. On reconnaît cependant les profils qui ont fait leur marque.

Dès l'entrée dans la salle, le visiteur est enveloppé par une atmosphère filtrée, aérée et subtilement éclairée. Des ensembles bien distincts s'offrent à la vue, mettant en scène des personnages sans âge mis en forme pour l'événement.

Par le droite, on entre dans le rêve de Michel Desjardins. Formé d'abord à l'architecture, il privilégie les coupes élaborées, amples, pour présenter du chic aux airs romantiques. S'inspirant de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, il conçoit dans des tissus modernes et somptueux une toilette qu'il intitule *La vie en rose*. Aussi passé par l'architecture avant de poursuivre ses études en mode, Christian Chenail, choisit pour sa part d'offrir un bouquet de robes roses, bleus, noires, issue de la période entre 1930 et 1960. Ces robes, harmonieusement présentées, s'étalent entre deux créations que le couturier a voulu, pour le bouquet, d'un rouge vif, Hélène Barbeau remet à son tour en vedette des robes qu'elle a choisies, par effets de surprise et par coup de coeur. S'attardant à l'époque du charleston, elle retient des coupes droites, des vêtements souples aux coloris recherchés. Elle crée l'inusité, sans limite, sans contrainte, qui prend la forme d'une sculpture, *Libération*, suspendue au-dessus d'un présentoir d'accessoires hétéroclites extraits de la collection.

À l'une des extrémités de la salle, un peu en retrait et en partie caché, l'univers de Line Bussièrès reste fidèle à l'essentiel de sa production en privilégiant les vêtements masculins, civils et militaires. Son expérience du costume de théâtre lui a permis de développer une polyvalence de confection qu'on décèle dans ses pièces. Inspirée par un autre âge et un autre lieu, elle crée un ensemble qui marie redingote et

pantalon ample, modèle à la fois ancien et apparenté au hakama japonais de la collection. Le mot *homme* inscrit dans plusieurs langues sur la veste de Georges (le mannequin) fait appel à l'homme du futur, où qu'il soit.

Au centre de la salle, Jean Airoidi provoque comme toujours. Il fait l'éloge du corps et des dessous féminins qui le mettent en valeur. Les tissus sont transparents, ajourés, pour révéler l'invisible. Le bustier, jupons et corsets découpent l'espace comme ils modèlent le corps. Sur sa création, *mousseline*, sont fixées des coupures de magazines, comme quoi la publicité nous rejoint toutes. Marie Saint-Pierre aussi joue de transparence, mais d'une autre manière. Touchée par la fragilité des vêtements, elle a choisi de les monter dans leurs boîtes, au travers de leur couvercle et à l'abri, comme par souci de conservation. On reconnaît la silhouette qui la caractérise, longue et ample, de la robe sombre et métallisée qu'elle crée, *Inspiration et mémoire*, et qui se détache de l'ensemble des pièces qu'elle a retenues. Tout clame la préciosité des choses. Jean-Claude Poitras a été séduit par ces tissus imprégnés des traces de la vie, qui jaunissent en vieillissant et rappellent des événements marquants. Baptême, mariage ou même dimanche offrent des occasions de portes ces robes blanches ou écruées, signes de petits ou grands passages de la vie et de moments intenses. En contraste, sa création se détache, *Prélude en noir*, pour marquer le deuil. Ainsi, il boucle le cycle de la vie. «Sensible au principe du retour à la terre», Véronique Milijkovitch, spécialiste des fourrures, s'intéresse elle aussi au cycle de la vie. Attirée par les cultures autochtones, amérindiennes et inuit, elle présente des pièces de cuir et de fourrure, des vêtements pour se protéger du froid, en harmonie avec la nature. Sa création, *Esprit boréal*, se voudrait un rappel des années 1960-1970, notamment par une quête de spiritualité.

Cette exposition est d'abord traitée comme un événement auquel contribuent, pour la promotion, MusiquePlus et le magazine *Clin d'oeil*. La salle abrite huit flots, très caractérisés, dont certains sont aménagés pour occuper tout l'espace, avec des pièces suspendues, adossées ou habilement dressées au coeur de présentoirs. On y circule à sa guise, sous un éclairage tamisé, question de ne pas oublier la précarité des textiles. Les démarches individuelles de chacun des créateurs convergent sur certains points: l'importance du blanc et du naturel, entre autres, se remarque dès l'entrée. Robes de soirée, sous-vêtements, vêtements pour des occasions spéciales ou pièces anciennes attirent par leur transparence. En contraste, le rouge et le rose, féminisés; puis les couleurs de terre, profondes et riches de nuances. Enfin, le noir, à la touche cette fois masculine ou plus grave.

On sent un souci d'harmonie entre les pièces de collection et les oeuvres de création. Le rapport établi n'est pas toujours évident et les commentaires livrés par les designers eux-mêmes s'avèrent très instructifs. À chacun des flots, se déroule une bande vidéo qui donne la parole à l'artiste-vedette. Ces diffusions multiples produisent des bruits qui entrent en compétition, sans pour autant déranger la visite.

Cette exposition rejoint à la fois les spécialistes et le grand public. Elle offre l'occasion d'ouvrir la collection du Musée, de découvrir les puits d'inspirations de la mode, de savourer l'interprétation sensible des créateurs, leur art, et de reconnaître leurs caractères. Ainsi, la fantaisie y est présente bien sûr, mais aussi des repères connus parce que tirés de la vie même des individus. Ces objets-témoins sont conservés au musée pour mémoire et pour ceux qui veulent s'en inspirer.

Références

<http://www.mcq.org/presse/mode.html>

Clin d'oeil, magazine, tiré à part de l'édition de janvier 1998 : «Entrée des artistes».

Isabelle Schulte-Tenckhoff, *La question des peuples autochtones*, Bruxelles : Bruylant; Paris : Librairie Générale de droit et de jurisprudence, 1997, 235 p., annexes (préface de Rémi Savard).

Reviewer: *Paul Charest*
Université Laval

Maintenant établie à Montréal, Isabelle Schulte-Tenckhoff est bien connue au Québec par son volume *La vue portée au loin* (1985), largement utilisé comme ouvrage de référence dans les cours d'histoire de la pensée anthropologique. Comme le souligne notre collègue Rémi Savard dans sa préface, ce nouvel ouvrage vient combler une lacune importante dans la littérature française sur les Autochtones : «Il n'existait pas aucune publication aussi accessible et d'une telle qualité sur la situation actuelle des peuples autochtones à travers le monde...» (p. vii), il constitue en quelque sorte le pendant du volume de Julian Burger *Report from the Frontier : The State of the World's Indigenous Peoples* publié il y a déjà une dizaine d'années. Ce n'est pas là l'effet du hasard puisque tous deux ont travaillé ensemble dans le cadre du groupe de travail sur les peuples autochtones de l'ONU. Ainsi, selon ses propres indications, l'auteure a effectué depuis 1991 six mandats de recherche en rapport avec l'Étude sur les traités entre peuples autochtones et États sous la responsabilité du Rapporteur spécial Alonso Martinez, membre du Groupe de travail, alors que J. Burger est lui-même directeur de recherche pour le Groupe. Il n'est pas surprenant de constater qu'une partie importante du volume, soit un chapitre entier d'une trentaine de pages, soit consacré aux activités du Groupe de travail et au Projet de Déclaration des nations unies sur les droits des peuples autochtones qui constitue le principal résultat. L'ouvrage est divisé en trois parties et dix chapitres abordant successivement les thèmes suivants : 1) un bilan de la situation des peuples autochtones dans le monde; 2) les Autochtones dans le contexte international; 3) les enjeux de l'«autochtonie». S'y ajoute une annexe de huit «textes choisis», dont le projet de Déclaration ci-haut mentionné. Le bilan de situation intitulé

«Les Autochtones dans tous leurs États» constitue la pièce de résistance de l'ouvrage avec environ 40 % du texte rédigé par l'auteure. Il traite successivement des Autochtones de l'Amérique centrale et du sud, de l'Amérique du nord, de l'Océanie et de ses régions boréales. Sont donc laissés de côté les Autochtones d'Asie, en particulier de l'Inde et de la Chine, portant de loin les plus nombreux, et ceux d'Afrique. La diversité des situations locales est d'une part soulignée : le nombre total d'Autochtones de part le monde est estimé à 300 millions de personnes réparties en 5 000 ethnies. D'autre part, les Autochtones sont présentés comme des «victimes de l'expansionnisme occidental». Le Canada occupe une bonne place dans ce bilan et l'auteure connaît manifestement bien la situation des Autochtones chez nous, mais ce n'est pas le cas pour la Sibérie rapidement traitée en deux petites pages.

La deuxième partie de l'ouvrage présente les Autochtones comme «bénéficiaires et acteurs du système international». Outre le rôle majeur du Groupe de travail de l'ONU dans la défense des droits autochtones, l'auteure y analyse les nombreuses actions et initiatives autochtones sur la scène internationale (manifestation, occupation, lobby, création d'ONG, alliances avec des écologiste, etc.) démontrant que les autochtones ne sont pas seulement des victimes mais aussi des intervenants importants sur la scène politique dont les États-nations et les organismes internationaux doivent tenir compte. Le rôle pionnier de l'Organisation Internationale du travail (OIT), responsable dès 1957 d'une Convention (n° 107) visant à protéger les droits des autochtones, y est aussi mis en évidence. Une nouvelle version de cette Convention (n° 169) «concernant les peuples indigènes et tribaux dans les pays indépendants» adoptée en 1989 est fournie en annexe. Pour ce qui est du projet de Déclaration préparé par le Groupe de travail, aussi présentée au complet en annexe, l'auteure souligne que les principes les plus importants qui y sont affirmés sont d'abord et avant tout celui du droit à l'autodétermination des peuples autochtones et celui des droits à des terres et à des ressources suffisantes pour assurer leur viabilité économique et politique.

Dans le troisième et dernier chapitre de son ouvrage traitant des «acquis et défis de l'autochtonie», I. Schulte-Tenckhoff aborde la question de l'utilisation du «qualificatif autochtone» qui «se définit dans une configuration spécifique des rapports de domination» (p. 133). Poussant plus loin son analyse elle cite longuement une définition de travail de l'étude Cobo «qui guide les travaux de l'ONU depuis 1972» comprenant les deux paragraphes suivants :

Du point de vue de l'individu, l'autochtone est la personne qui appartient à une population autochtone par auto-identification (conscience de groupe) et qui est reconnu [*sic*] et accepté [*sic*] par cette population en tant que l'un de ses membres (acceptation par le groupe).

Cela laisse aux communautés autochtones le droit et le pouvoir souverain de décider quels sont leurs membres, sans ingérence extérieur (p. 135).